

L'AUTOMNE DE TES MAINS

Je vois l'automne entre les veines de tes mains, sur la peau de ton visage, et je dis que le temps revient y germer. En un instant l'explosion a fait le travail d'un siècle, et n'a pas permis aux années de s'écouler, lentes et ennuyeuses, dans tes cheveux et sur tes traits. Elle a renversé et fracassé le visage comme si elle l'avait sauvé de la gueule de l'éternité, et y a laissé les empreintes joviales de l'au-delà.

Je vois l'automne dans les veines de tes mains et je dis que l'eau est revenue à ces artères, et je dis est-ce le miracle, ou bien le processus inversé vers la mort ? Ou bien le silence lui-même, et l'imitation de l'éternité, renvoient-ils l'écho étouffé de l'explosion initiale ?

J'étais assis sur le banc que j'avais appelé dimanche. Il y avait l'air qui se compose de nos mots, et l'air qui écoute dans la posture du plaignant. Personne ne savait, pas même le destin qui nous avait apporté deux tasses de café, que deux semaines seulement étaient en train de souffler un danger.

Tu voudrais que j'écrive, et nous ne savons pas où trouver le livre. Est-il derrière la fumée de l'explosion, ou derrière les moules des enfants enduits de poussière ? Allons-nous le recevoir du vide qui se condense autour de nous, si l'inconnu lui-même est un livre ? L'inconnu, qui peut-être avance sur un plateau au café, peut-être souffre dans ma colonne vertébrale, peut-être transpire sur mon front, peut-être nage dehors, ou bien se tapit dans les carrés de la détestable chemise que je porte à la place de mon fils.

Tu voudrais que j'écrive, et tu ne sais pas s'il est facile de mentir aux immeubles arrachés, ou d'imiter les escaliers suspendus tout seuls en plein air. Tu ne sais pas si le nom dont nous nous rinçons la bouche restera réel au bout de la troisième fois, si les larmes resteront véritables. Ou bien si nous ne trouverons qu'une seule ligne de décombres et de morts.

UN CHAT QUI S'APPELLE NINO

C'est un chat de gouttière, que nous avons ramené à la maison dans un sac.

Les chats que nous avons appelés auparavant Samson, César, 'Abla sont montés sur la balustrade du balcon et se sont jetés du sixième étage.

Nous n'avons pas compris comment l'instinct avait pu trahir de tels animaux, et, superstitieusement, nous avons attribué cela à un mauvais présage dans leur nom.

Nous donnons à nos animaux chéris les noms que nous voudrions pour nous-mêmes. Quant à ce détestable arbitraire qui gouverne les nôtres, nous avons estimé qu'avec le temps il s'accorderait au destin, et qu'il serait donc imprudent, et même risqué, de les abandonner.

Il s'agit de notre respect total pour nos pères, pour les pouvoirs qui nous ont nommés une seconde fois, pour le pacte sacré qui est dans nos passeports, et que nous devons rendre, sans égratignures, à Dieu et à la police des frontières.

Le désir de se dénuder, de déambuler avec les vêtements de l'autre sexe, de s'enduire de crème de lait et de s'auto-flageller exige une chambre obscure, et un autre nom avec lequel faire de l'autodérision et jouer avec nous-même, ou bien entrer, sous ses auspices, dans la salle de la folie.

Le surnom qui est le nôtre est idiot, incompréhensible, et il ne nous correspond que par une opération à la Procuste. L'important, ce sont les chaussures. Même pour Sisyphe qui, sans ce supplément aux pieds, n'aurait pas défié son rocher.

Tu dois, avant tout, cacher ton pied avec n'importe quoi. Avec ta carte d'identité, ton livre spirituel, le drapeau de ton pays. Car le pied nu est un sacrilège, tout comme un pied coupé, depuis son tombeau, fait souffrir Dieu. C'est une question de confiance.

Ta chaussure sera ton maître, et tu la mettras au milieu de ta vie. Tu regardes tes doigts de pied, que la chaussure a maltraités après que la fatigue et le respect les ont abîmés.

Les faussaires, qui changent de drapeaux, de pays et de divinités, sont les plus heureux. Car rien n'est plus douloureux que de traverser le monde avec une seule chaussure, et, à la fin, de la porter au cou pour aller à la rencontre de Dieu. Qu'es-tu, si tu n'as pas tué au moins un nom, si tu n'as pas laissé une égratignure dans un passeport ?

Nous l'avons appelé Nino, car c'est un nom qui n'a pas de sens. A la vérité, j'ai eu peur de tomber du sixième étage comme Samson, César et 'Abla. Ce sont leurs noms hautains qui les ont poussés à monter sur la balustrade.

Nino est un nom vide, et il ne peut pas être un masque. Avec lui, je me cache durant une année, et, depuis mon

embuscade, j'observe ce que font les gens lorsqu'ils enlèvent leurs chaussures. J'enferme mon chat dans la cuisine avec mon nom. Ce dernier le fait souffrir de solitude, et il passe toute sa punition à bondir d'un mur à l'autre.

A LA SURFACE DE MOI-MÊME

1

J'ai appelé l'oubli. J'ai appelé toute chose pouvant m'em-mener ailleurs. Tu dis : l'insupportable a lui aussi un volume, et, finalement, on peut le confiner à l'intérieur. Tu dis que tu trompes l'insomnie par la lecture, au lieu de te rendre au matin. Quand viendra le moment de te reposer, tu diras : par quelle virtuosité as-tu fait cela ? Par quelle virtuosité as-tu remplacé des tristesses par d'autres, as-tu échangé des dettes contre d'autres ? Quand viendra le moment, tu diras : par quelle ruse as-tu empêché le réel d'avancer ? Comment as-tu changé les blessures véritables en coups superficiels ? Tu diras : comment as-tu fait de ton cœur coupé une chaussure pour le voyage, et as-tu marché des kilomètres sur ton seul souffle ? Quand viendra le moment, tu diras : comment as-tu fait de ton dos un mur ? Et comme cela a semblé plus facile lorsque tu as simulé le désespoir.

2

La douleur se salit vite. L'air lui transmet aussitôt beaucoup de mouches. Il en est de même de la conscience. Ainsi apparaîtra une honte impossible à supporter, ou un hôte mal élevé, et qu'il convient de dégrossir avant de le recevoir à table. Il sera toujours trop trivial pour les âmes sensibles, et on peut le couper avec deux tiers de haine éprouvée et de léger regret.

3

Quant le moment viendra, tu diras que les souvenirs imités sont plus nombreux que les originaux. Que le poème préfère simuler le désir, et qu'avec une drogue de jeunesse il dupe la langue, rarement gratifiée d'une érection authentique. Tu diras qu'un travail accompli demande du temps avant qu'on ne découvre qu'il s'agit d'un faux, et que c'est le pari du poème. Quand viendra le moment, tu diras qu'on ne peut pas faire le tri dans une mémoire contaminée, et qu'il sera difficile d'en extraire les mouches. Tu diras que les viscères s'enchevêtrent à l'intérieur, et qu'on ne voit pas bien à de telles profondeurs. L'expérience brûle là-bas dans une fumée noire, le reste se transforme en bêtise rose, et l'on ne voit pas bien à de telles profondeurs.

Je resterai à la surface de moi-même. Malgré cela il est difficile d'attraper un seul brin de clarté, et il vaut mieux ne pas espionner l'être. Avec l'âge nous remarquons que nous perdons notre art. Le problème est dans les doigts, ce

sera moins facile de faire bouger trois choses en même temps, et de cacher quelque chose sous la troisième feuille.

L'oubli, ou n'importe quoi d'autre, nous emmène ailleurs. Je resterai à la surface de moi-même, suppliant de passer mes deux dernières nuits dans une totale insomnie. A la surface de moi-même, avec les tricheries inoffensives, avant de lâcher l'oiseau du dernier exil à la surface du monde.

ÉLANCEMENT DE DOULEUR

Je lève le bras et je sens un soudain élanement de douleur. Ai-je vraiment mal ? Ou bien est-ce une simple sensation, ou même une pensée distraite qui a traversé mon corps ? C'est apparu de manière fulgurante, claire et rapide comme un aveu ou un crachat. Il y aura désormais plus de souffrance, mais aussi plus de conscience. Ce corps a porté ses souffrances comme le chameau porte sa charge, et toujours il se débarrassait de sa force n'importe où. Il a longuement refoulé son sentiment, et voilà que nous entendons dans le bras levé cette proclamation toute simple de ses tourments. Ainsi nous savons que l'os que nous portons n'est pas un bout de bois. C'est ainsi qu'il parle de lui-même, et ceci est sa voix naturelle.

Nous comprenons très peu ce que dit un soudain élanement de douleur, si ce n'est que cela ressemble à une séparation survenue sans qu'on la sente. Elle fait mal quelque part en dehors de l'âme qui l'a chassée. Son souvenir peut revenir dans un tronc abattu ou une feuille abandonnée sur le trottoir.

Ce poids que nous sentons en haut du bras est peut-être la séquelle d'une peur qui a fait tomber l'imagination en panne, ou bien l'a brûlée comme fait le courant dans une usine. Lorsque l'adieu devient l'unique travail de la vie, alors la mémoire, qui simule la mort, ne bouge plus de devant la porte. Elle salue en s'excusant, et ne reconduit pas ses visiteurs. Elle regarde au-delà des arbres, où le crime travaille selon la loi naturelle de la vie. Que peut bien dire un soudain élancement de douleur en haut du bras, si ce n'est qu'il est la limite au-delà de laquelle il n'est nulle image, si ce n'est le gémissement dont nous pensons qu'il est la voix naturelle du bras ?